

Les limites du contrôle

Somewhere de Sofia Coppola, États-Unis, 2010, 98 minutes

Apolline Caron-Ottavi

Number 151, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63300ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caron-Ottavi, A. (2011). Review of [Les limites du contrôle / *Somewhere* de Sofia Coppola, États-Unis, 2010, 98 minutes]. *24 images*, (151), 62–62.



Le dernier film de Sofia Coppola, **Somewhere**, est un road movie qui tourne en rond. C'est ainsi que la réalisatrice présente elle-même son film, par un plan matriciel, pré-générique : devant un cadre fixe, une Ferrari enchaîne des tours de piste dans le désert ; elle disparaît du champ à intervalles réguliers, ne laissant plus au spectateur que le vrombissement intempestif du coup d'accélérateur. Un, deux, trois tours... et encore, et encore. D'entrée de jeu le rythme patine et Sofia Coppola donne le ton : la voilà avec un nouveau film sur le désœuvrement, et pour cela elle n'aura pas peur de nous faire directement goûter à l'ennui. Et ceux qui s'approprieraient déjà à dire que c'est son œuvre qui tourne en rond sont prévenus avec ironie : elle l'assume parfaitement.

Couleurs acidulées, musiques d'ambiance, suites luxueuses et activités futiles constituent à nouveau la toile de fond du travail de Sofia Coppola, qui choisit cette fois le cadre de Hollywood – et d'une Californie qui semble inspirée d'artistes comme David Hockney – pour explorer une nouvelle fois ce qu'elle connaît le mieux : le désarroi affectif des riches, le mal-être de ceux qui ont la vie facile. Avec **Somewhere**, dont la dimension autobiographique est sous-jacente sans être primordiale, la cinéaste observe avec un humour distant Johnny Marco : un acteur adulé mais déprimé, dont le train-train est perturbé par quelques jours en tête-à-tête avec sa fille de onze ans, Cleo, envoyée par une mère qui semble avoir tout lâché. Par le biais d'un jeu de regard subtil et implicite, la cinéaste filme ce couple improbable en train de se découvrir. Stephen Dorff et Elle Fanning, aux visages quasi inconnus, parviennent à échanger une tendresse mala-

droite : des instants fragiles, dont la grâce n'arrive pourtant jamais à s'imposer.

En Marie-Antoinette contemporaine, Cleo a des « précepteurs » qui lui donnent un vernis d'élite (le ballet ou le patin artistique), à des années-lumière pourtant de la banalité de ce que lui offre son père : jeux vidéo, casino, piscine et virée en voiture se succèdent, comme dans n'importe quel foyer de la *middle class* américaine, une tonalité au-dessus dans le luxe, c'est tout. Un prosaïsme à l'image de la barre pliable dont deux jumelles blondes se servent pour amuser Johnny, avant de la ranger dans un sac de sport à la fin de leur numéro... Sofia Coppola choisit la lenteur – plans fixes ou zooms avant enserrent implacablement la passivité des personnages – et la répétition – jusqu'à la redondance – pour dépeindre ce royaume du gadget. Mais elle met avant tout en scène un monde du cinéma où le cinéma a disparu : sourires hypocrites pour les tabloïds et conférences de presse absurdes, où Johnny reste coi lorsqu'il est interrogé sur la dimension postmoderne d'un de ses rôles, lui dont l'attitude en est la caricature. Les seules traces de son jeu d'acteur sont ses transformations en Golem de pacotille lors d'une séance de moulage pour effets spéciaux, ou en gigolo lors d'une remise de prix en Italie (le pendant européen, monstrueux, de l'étalage médiatique et de la décadence hollywoodiens). Tout au long du film, Johnny tente de « faire du cinéma », jouant au *thriller* ou s'essayant au mélodrame, mais plus personne ne l'écoute. Et nous-mêmes n'y croyons plus lorsqu'il fait ses excuses à Cleo, la voix couverte par l'hélicoptère dans lequel il la renvoie.

C'est là le paradoxe de **Somewhere**, qui reflète étrangement l'inconséquence chic

de son personnage. En flirtant avec les clichés ou une certaine pesanteur, Sofia Coppola peut donner l'impression de signer un film vain. Mais elle va jusqu'au bout de ce processus de vacuité. Ainsi, il n'y a pas de « rédemption » du personnage comme on pourrait s'y attendre : malgré la présence de Cleo, le désœuvrement de Johnny continue. Le film ne décolle jamais, et notre lassitude de spectateurs ne sera pas soulagée. En cela **Somewhere** rappelle un autre film : **The Limits of Control** de Jim Jarmusch. Il ne s'agit pas ici de les comparer, mais de souligner le symptôme commun qu'ils présentent : l'exploration d'un minimalisme maniéré, où l'enchaînement répétitif des situations remplace toute progression narrative. Cette forme n'est pas nouvelle, mais poussée ici un cran plus loin. Alors que les films de Jarmusch, **Broken Flowers**, et de Sofia Coppola, **Lost in Translation**, donnaient malgré tout une consistance à la déshérence, leurs derniers *opus* se regardent tourner à vide : il n'y a même plus de mélancolie dans la déambulation. Alors l'émotion est évacuée de l'écran, mais aussi de la salle. Voilà peut-être les « limites du contrôle », dont ces cinéastes semblent pourtant tout à fait conscients. À la fin de **Somewhere**, sur une musique de Phoenix, Johnny arrête sa voiture et se met enfin à marcher. Bien qu'il ne semble pas plus savoir où aller que dans le plan inaugural, il esquisse pourtant la possibilité d'une envolée, et nous laisse l'espoir que ce cinéma à la désinvolture trop bien soignée puisse trouver un nouveau souffle. ■

États-Unis, 2010. Ré. et scé. : Sofia Coppola. Ph. : Harris Savides. Mont. : Sarah Flack. Int. : Stephan Dorff, Elle Fanning, Chris Pontius, Michelle Pontius, Simona Ventura. 98 minutes. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.